

Les Machines Dubuit jouent les septuagénaires alertes



Soixante-dix ans et toutes ses dents. Le temps ne semble pas altérer le dynamisme des Machines Dubuit, qui fêtent cette année le soixante-dixième anniversaire de leur création. Pour preuve, le fabricant de machines d'impression directe sur objet a absorbé le 6 mai dernier Teca-Print AG, l'un des leaders mondiaux de la tampographie.

Il est loin le temps du petit atelier de Louis Dubuit, rue Vitruve, dans le 20ème arrondissement de Paris. C'est pourtant ici que tout a commencé, en 1932. Ingénieur chimiste de formation, l'homme avait déposé trois ans auparavant un brevet pour automatiser l'impression sur des ampoules pharmaceutiques produites

dans le laboratoire où il travaillait (celles-ci étaient alors marquées manuellement). Pour lui, l'heure était venue de se mettre à son compte. La société se développera au fil des ans et connaîtra un véritable boom après-guerre. La sérigraphie, qui commence à supplanter la

typographie-report, sera, dès lors, son cheval de bataille.

C'est dans ce contexte que naît en 1954 le département "encres" des Machines Dubuit.

Sans faire de bruit, celui-ci prend de plus en plus d'importance au fil des ans, au point de prendre l'appellation

"Encres Dubuit" en 1970 et de déménager à Aulnay-sous-Bois (Seine-Saint-Denis). Il faudra néanmoins attendre 1986 pour que cette nouvelle société affirme son indépendance à l'export pour couper définitivement le cordon ombilical avec les Machines Dubuit, en rendant la commercialisation de ses produits complètement autonome. En mars 2000, elle franchira même un nouveau palier, en étant introduite en Bourse au Second Marché.



Une nouvelle usine à Shanghai

Pendant tout ce temps, les "Machines" ne sont pas restées à quai.

Avec les célèbres 51 et 150 semi-automatique, l'entreprise s'impose, peu à peu, en maître sur le marché. Elle rachète même CER à l'automne 1993, son unique concurrent sur son créneau historique, celui des machines d'impression directe sur objet. La société d'Oyonnax (Ain), alors au plus mal, a multiplié, depuis ce rachat, ses capitaux propres par dix. Pour cela, elle a complètement délaissé ses activités de sérigraphie et de tampographie pour se recentrer exclusivement sur le marquage à chaud (presses à dorer).

Aujourd'hui, toutes ces entreprises font partie du groupe Dubuit, qui comporte vingt sociétés et emploie près de 450 personnes.

Depuis 1976, le siège du groupe a été transféré à Noisy-le-Grand, dans la zone des Richardets. Quatorze sites de production sont répertoriés sur la planète et un quinzième va même voir le jour en fin d'année à Shanghai (Chine).

"Tout est prêt, assure Jean-Louis Dubuit, le fils du fondateur et actuel PDG du groupe. Les bâtiments sont construits et les personnels recrutés. Il s'agira d'une unité de fabrication d'encres, dans un premier temps conventionnelles. Cela faisant, nous cherchons à conquérir le marché chinois. Là-bas, en ce moment, ils vivent leurs Trente Glorieuses, avec un taux de croissance de 15% ! On est bien loin des 2,5% que l'on nous promet en France..."

Tout pour l'export

La folie des grandeurs n'est pourtant pas à l'ordre du jour du côté des Machines Dubuit. "Nous n'envisageons absolument pas d'autre rachat, soutient Jean-Louis Dubuit,



Nous allons d'abord nous attacher à mettre en place les synergies nées du rachat de Teca-Print. Ça va nous prendre du temps. Rendez-vous compte : celui de CER s'est effectué il y a dix ans et tout n'est pas encore parfait..."

Jean-Louis Dubuit sait néanmoins que c'était le prix à payer pour voir grandir sa société. "En France, on ne

peut pas compter sur le marché intérieur, qui est trois fois plus faible qu'en Allemagne.

Pour nous, et en particulier pour les encres, le développement passe obligatoirement par une croissance externe et par les ventes à l'export. C'est pourquoi aujourd'hui 50% du chiffre d'affaires de CER est réalisé à l'étranger.

Il y a encore dix ans, cette proportion n'était que de 20%."

Tout cela fait des Machines Dubuit un cas atypique sur le marché. Restée dans le giron familial ("Nos capitaux ne sont pas ceux des banques ni d'investisseurs étrangers" souligne Jean-Louis Dubuit), l'entreprise a par ailleurs

réussi le tour de force d'être l'une des rares sur son secteur à battre encore pavillon français.

Mais son PDG n'y accorde finalement que peu d'importance.

"En France, on ne fait rien pour encourager ce type de démarches, soupire-t-il dans un haussement d'épaules. Ici, on aime les capitaux français mais pas les capitalistes..."

Et la succession ?

Du bout des lèvres, il reconnaît "y penser", s'empressant d'ajouter "qu'il n'y a pas d'urgence". Quand on évoque avec Jean-Louis Dubuit la question de la succession, l'intéressé ne se montre guère loquace. A 58 ans, le PDG des Machines Dubuit semble davantage absorbé par l'avenir de son entreprise, qu'il voit tout en numérique. L'exemple de son père, il est vrai, ne le pousse pas en ce sens : Louis Dubuit lui avait confié les rênes du groupe en 1986... à 84 ans ! Mais Jean-Louis Dubuit assure dans un grand éclat de rire "qu'il n'ira pas aussi loin".

